

PHILIPPE FOREST

# Aragon



Biographies *nrf* Gallimard



## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- L'ENFANT ÉTERNEL, coll. « L'Infini », 1997. Prix Femina du premier roman (Folio n° 3115).  
TOUTE LA NUIT, coll. « Blanche », 1999. Prix Grinzane Cavour 2007 (Folio n° 5514).  
RAYMOND HAINS, UNS ROMANS, coll. « Art et Artistes », 2004.  
SARINAGARA, coll. « Blanche », 2004. Prix Décembre (Folio n° 4361).  
TOUS LES ENFANTS SAUF UN, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4775).  
LE NOUVEL AMOUR, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4829).  
ARAKI ENFIN, L'HOMME QUI NE VÉCUT QUE POUR AIMER, coll. « Art et Artistes », 2008.  
LE SIÈCLE DES NUAGES, coll. « Blanche », 2010. Grand Prix littéraire de l'Aéro-Club de France, Grand Prix littéraire de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire (Folio n° 5364).  
LE CHAT DE SCHRÖDINGER, coll. « Blanche », 2013 (Folio n° 5851).

### *Chez d'autres éditeurs*

- PHILIPPE SOLLERS, coll. « Les contemporains », *Éditions du Seuil*, 1992.  
CAMUS, *Marabout*, 1992.  
LE MOUVEMENT SURREALISTE, *Vuibert*, 1994.  
TEXTES ET LABYRINTHES : Joyce/Kafka/Muir/Borges/Butor/Robbe-Grillet, *Éditions Inter-Universitaires*, 1995.  
HISTOIRE DE « TEL QUEL », coll. « Fiction & Cie », *Éditions du Seuil*, 1995.  
PRÈS DES ACACIAS : l'autisme, une énigme, en collaboration avec Olivier Menanteau, *Actes Sud*, 2002.  
LA BEAUTÉ DU CONTRESENS ET AUTRES ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE JAPONAISE, Allaphbed 1, *Éditions Cécile Defaut*, 2005.  
DE TEL QUEL À L'INFINI, NOUVEAUX ESSAIS, Allaphbed 2, *Éditions Cécile Defaut*, 2006.  
LE ROMAN, LE RÉEL ET AUTRES ESSAIS, Allaphbed 3, *Éditions Cécile Defaut*, 2007.  
HAIKUS, ETC. suivi de 43 SECONDES, Allaphbed 4, *Éditions Cécile Defaut*, 2008.  
LE ROMAN INFANTICIDE : DOSTOÏEVSKI, FAULKNER, CAMUS. ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ET LE DEUIL, Allaphbed 5, *Éditions Cécile Defaut*, 2010.  
BEAUCOUP DE JOURS. D'APRÈS ULYSSE DE JAMES JOYCE, coll. « Le livre/la vie », *Éditions Cécile Defaut*, 2011.  
ÔÉ KENZABURÔ : LÉGENDES ANCIENNES ET NOUVELLES D'UN ROMANCIER JAPONAIS, *Éditions Cécile Defaut*, 2012.  
VERTIGE D'ARAGON, Allaphbed 6, *Éditions Cécile Defaut*, 2012.  
RETOUR À TOKYO, Allaphbed 7, *Éditions Cécile Defaut*, 2014.  
L'ENFANT FOSSILE. RÉCITS D'OBJETS, *Musée des Confluences / Invenit*, 2014.



Biographies *nrf* Gallimard



PHILIPPE FOREST

# Aragon

*nrf*

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2015.

*Couverture : Louis Aragon par Gisèle Freund, 1939.*

*IMEC, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe.*

*Photo © IMEC, Fonds MCC, Dist. RMN-GP / Gisèle Freund (détail).*



« Et je peux bien raconter l'histoire  
d'autrui, c'est toujours la mienne. Tou-  
jours le mien, le temps qui ne passe pas.  
Le temps changé, mais rien n'y change.  
Une plage à perte de vue et le vent des  
sables soudain. »

Louis ARAGON, *Théâtre/Roman*.



## PROLOGUE



Je me méfie de la mémoire. Elle fabrique à foison de faux souvenirs que l'on prend pour des vrais. Je crois avoir aperçu une fois Aragon : vers la fin des années 1970 ou le début des années 1980, du côté de Montparnasse, en haut d'une rue de Rennes interdite aux automobiles, défilant avec quelques autres en tête d'un immense cortège politique protestant contre je ne sais plus quoi. Sa formidable silhouette de vieillard fantôme semblait à elle seule porter témoignage pour toute la légende d'un siècle qui déjà, avec lui, touchait à sa fin, écrivain gigantesque dont l'adolescent que j'étais alors n'avait sans doute lu qu'un ou deux romans mais qui, de lui, connaissait par cœur, comme tout le monde, *via* Ferré et *via* Ferrat, des vers par centaines.

La vraisemblance d'une telle anecdote, si j'y réfléchis, me paraît très douteuse aujourd'hui. Vu son âge, vu sa vie, à l'époque, Aragon devait se montrer assez peu assidu en de telles occasions. Et, en ce qui me concerne, autant en faire l'aveu au lecteur — qu'il ne m'en tienne pas grief ! —, avec mon peu de conscience militante, les manifestations auxquelles j'ai participé dans mon existence doivent se compter sur les doigts des deux mains. J'ai dû plutôt rêver cette scène. Comme l'on rêve toujours sa vie. Ou bien celle des autres. C'est la même chose. Aragon d'ailleurs l'écrit dans son dernier roman : « Et je peux bien raconter l'histoire d'autrui, c'est toujours la mienne. Toujours le mien, le temps qui ne passe pas. Le temps changé, mais rien n'y change. Une plage à perte de vue et le vent des sables soudain <sup>1</sup>. »

Sur cette vie rêvée qui fut celle d'Aragon et que chacun de ceux qui la racontent rêve à son tour comme s'il s'agissait de la sienne,

nombreux sont ceux qui ont déjà écrit : de Pierre Daix à Pierre Juquin, pour s'en tenir aux seuls biographes, alors qu'il faudrait ajouter à ces noms ceux des témoins, des amis (de Philippe Soupault à Jean Ristat), des interlocuteurs choisis (Dominique Arban et Francis Crémieux), des spécialistes (Suzanne Ravis ou Lionel Follet, Daniel Bougnoux et Olivier Barbarant, bien d'autres encore), de quelques essayistes (au premier rang desquels Julia Kristeva). Cela fait une masse énorme qui a de quoi intimider, voire dissuader, toute velléité d'y ajouter quoi que ce soit.

Tout aurait-il déjà été dit ? Si, à mon tour, après avoir moi-même pas mal écrit sur Aragon depuis vingt ans, je m'engage maintenant dans l'entreprise de composer sur lui la présente biographie, c'est que je crois qu'il n'en va pas tout à fait ainsi et que le moment du dernier mot est loin encore d'être arrivé. On n'en a pas fini de lire Aragon, de fouiller le falun des archives (« falun » : ce mot rare qu'affectionnait l'écrivain pour dire le dépôt de trésors et de débris que laissent les vivants), de faire les fonds des bibliothèques où se trouve dispersée une œuvre dont seule la part la plus visible (les romans, les poèmes) est désormais disponible, mais dont tout le reste (essais, articles) manque encore au lecteur ordinaire. Ensuite, et surtout, cette « vie à changer » — pour reprendre le titre de Pierre Daix — que fut l'existence d'Aragon est aussi une « vie à refaire » dont chacun doit reprendre à son compte et en son nom propre le récit afin de se laisser une petite chance de lui donner un sens qui peut-être convienne. Quel que soit le héros qu'elle choisit, il n'est pas de biographie qui ne donne également à lire, dans ses marges et entre ses lignes, l'autobiographie de celui qui en fut l'auteur.

« On entre dans un mort comme dans un moulin », déclare Jean-Paul Sartre en tête de *L'Idiot de la famille*, sa monumentale biographie de Gustave Flaubert. L'expression a quelque chose de savoureux dans le cas d'Aragon, qui a lui-même vécu dans un moulin, celui de Villeneuve dans les Yvelines, transformé après sa mort en un musée consacré à sa mémoire et à celle du couple qu'il formait avec Elsa Triolet. Ce que Sartre veut dire, c'est que les morts sont toujours à la merci des vivants : on pénètre chez eux à sa guise, on s'y sent comme chez soi et on ne s'y conduit pas toujours avec la délicatesse dont on devrait faire preuve. Le moulin de la mémoire est ouvert à tous les vents et il accueille avec la même indifférence

les visiteurs et les vandales, les pèlerins et les pillards, les amis et les ennemis des défunts.

Depuis trente ans et un peu plus qu'Aragon est mort, un travail immense a été accompli afin que son œuvre soit encore susceptible d'être lue et mieux comprise. Et ce travail ne fut certainement pas fait en vain. Mais l'honnêteté oblige à constater que ces trois décennies ont été celles d'un relatif oubli, le fameux « purgatoire » dont on ne sait jamais quelle éternité de siècles il faudra à un auteur pour en sortir et même, au train où vont les choses, s'il en sortira un jour. Pourquoi ? La réponse est simple. Elle est politique, mais pas seulement. Parce qu'il fut communiste, Aragon est l'une des victimes d'élection de ce perpétuel procès posthume dont Milan Kundera, dans *Les Testaments trahis*, parlait si admirablement, se demandant à propos de Maïakovski — mais la même question vaut pour Aragon : « Qui est le plus aveugle ? Maïakovski qui en écrivant son poème sur Lénine ne savait pas où mènerait le léninisme ? Ou nous qui le jugeons avec le recul des décennies et ne voyons pas le brouillard qui l'enveloppait<sup>2</sup> ? »

Il ne s'agit pas de condamner Aragon — c'est si facile — et moins encore — cela va de soi — de l'acquitter mais d'essayer de considérer l'extraordinaire complexité dont son œuvre et sa vie témoignent, et de le faire sans recourir aux solutions trop simples dont use la bonne conscience contemporaine lorsqu'elle tranche et décide de tout depuis cette position de surplomb que, dans mon roman *Le Siècle des nuages*, j'appelais « le confort de l'impensable futur ». À l'illusion rétrospective qui falsifie l'histoire en envisageant ce qui fut à la lumière de ce qui est, il faut opposer une perception plus inquiète du temps et tenter de rendre compte de la désorientation effarée où sont toujours plongés les hommes lorsque, ignorants de ce qui les attend, il leur faut décider au jour le jour du sens incertain qu'ils donneront à leur destin. « Le vieux vingtième siècle » s'en va, que j'ai évoqué dans un autre roman, *Sarinagara*. Si, avant de m'effacer derrière mon sujet et de disparaître derrière mon propos, je cite en passant deux des romans que j'ai écrits, c'est afin d'indiquer qu'à mes yeux aucune solution de continuité n'existe entre ces livres anciens et le nouvel ouvrage qui commence ici, que la différence qui les sépare est secondaire au regard de l'essentiel. Si l'un se doit d'être toujours véridique alors qu'il faut à l'autre ne pas

l'être toujours, l'historien et l'écrivain, le biographe et le romancier se situent pareillement devant la réalité comme devant une énigme dont il leur faut respecter la part d'inintelligible, d'insensé qu'elle recèle afin d'en restituer la vérité.

Pour nous, lointaine déjà, la figure d'Aragon se tient dans le brouillard, entourée d'une fumée de fantômes qui l'enveloppe et fait autour d'elle un halo glorieux et grotesque à la fois. À toute vitesse, elle s'écarte de nous, au point de basculer presque dans le néant. Mais cette figure ne cesse de nous faire signe aussi. Elle nous rappelle à une vérité que notre présent veut ignorer. L'œuvre d'Aragon proteste en effet contre la pauvreté de notre époque en signifiant à celle-ci que chacun d'entre nous se doit à l'avenir, qu'il lui faut ne pas se dérober au vertige de vivre mais accepter de plonger vers le fond, là où dans le déchirement du deuil et du désir, le tourment du temps et l'horreur de l'Histoire, de la « leçon du désespoir » se déduit pourtant, comme une « immense dénégation », la foi en un lendemain possible<sup>3</sup>.

Aragon fut le plus sévère, le plus féroce de ses propres détracteurs. Son existence, il la considère comme un désastre et une énigme. Il faut rappeler ce qu'il en dit au début de « La valse des adieux » : « Ma vie, cette vie dont je sais si bien le goût amer qu'elle m'a laissé, cette vie à la fin des fins qu'on ne m'en casse plus les oreilles, qu'on ne me raconte plus combien elle a été magnifique, qu'on ne me bassine plus de ma légende. Cette vie comme un jeu terrible où j'ai perdu. Que j'ai gâchée de fond en comble<sup>4</sup>. »

Que sait-on d'une vie ? La vie ? Ce mot, écrit Aragon, « après quoi on ne peut presque en écrire encore aucun autre<sup>5</sup> ». De ce que chacune fut, au bout du compte, il n'y a jamais rien de définitif qu'on puisse dire : « Dans la vie, est-ce qu'on comprend<sup>6</sup> ? » Si bien que la seule manière d'être fidèle à sa vérité consiste à respecter l'effacement dans lequel son spectacle nous laisse.

Aragon, je le revois — « je l'imagine », comme le dit *Blanche ou l'oubli*. Ce jour très douteux où, semblable à un spectre déjà, je l'ai aperçu poussé en avant sur le pavé de la rue de Rennes par toute cette masse anonyme qui défilait derrière lui et paraissait figurer cette foule énorme des vivants et des morts, sortis du sépulcre du siècle, aux côtés desquels il avait cheminé et en tête desquels il se tenait, veilleur vacillant et un peu éberlué, laissant aux suivants que



nous sommes la tâche de lire dans les reflets du feu qui s'éteint mais que rallume chaque regard, comme un oracle, le souvenir de ce qu'il fut, la promesse de ce que nous serons. Tout comme dans l'épilogue fameux des *Poètes*. Disant : « Je ne peux plus vous faire d'autres cadeaux que ceux de cette lumière sombre / Hommes de demain soufflez sur les charbons / À vous de dire ce que je vois<sup>7</sup>. »



## NAISSANCES D'ARAGON

On croit parfois avoir tout dit d'Aragon quand on a dit de lui comment commença sa vie.

Car il y a dans toute existence — et particulièrement dans la sienne — une légende des commencements qui semble annoncer et contenir tout ce qui l'a suivie. Cette légende — par laquelle il me faut bien ici à mon tour commencer — enseigne qu'Aragon naquit le 3 octobre 1897 à Paris, enfant issu d'une liaison adultère et destinée à demeurer secrète, fils naturel d'une jeune femme de vingt-quatre ans, Marguerite Toucas, et de son amant, cinquante-sept ans, homme marié et personnage public, l'ex-député et préfet de police de Paris Louis Andrieux. Ce n'est pas tout. Pour dissimuler le scandale d'une telle situation, on invente la plus extravagante des affabulations : l'enfant est présenté comme un orphelin, né à Madrid de deux parents désormais disparus, recueilli et adopté par celle qui est en réalité sa grand-mère maternelle. Si bien qu'en vertu d'un tel montage voué à maquiller la réalité invouée de sa naissance, le petit garçon passe alors pour le fils de sa grand-mère, pour le frère cadet de sa jeune mère et pour le filleul de son vieux père. Le plus invraisemblable dans l'affaire étant qu'il semble bien que l'enfant lui-même ait grandi dans une telle fiction, que le « secret de Polichinelle » de ses origines, su pourtant de tous ses proches, resta longtemps inconnu de lui. Les mauvaises fées du mensonge penchées sur son berceau, racontet-on, auraient ainsi décidé à son insu de son destin d'homme et d'écrivain.

*La légende des commencements*

Telle est la légende. Et que celle-ci dise vrai n'ôte rien à la fausse valeur d'augure qu'on lui prête. C'est pourquoi, après tout, faisant exception aux règles qui valent pour toutes les bonnes biographies, peut-être conviendrait-il ici de ne pas commencer par ce commencement sur lequel Aragon lui-même longtemps est resté muet et à propos duquel il nous met en garde dans son ultime roman. « *Ce que je sais le moins, écrit-il, renversant une phrase de Racine, c'est mon commencement*<sup>8</sup>... »

Or, c'est de ce commencement que l'on fait tout dépendre. Commodément, on voudrait en effet que les origines commandent au destin de tout individu, qu'elles déterminent et programment le fil de la vie qui va suivre de telle sorte qu'établir à quelle époque, dans quel milieu, au sein de quelle configuration familiale naît un homme suffirait pour l'essentiel à savoir tout de celui qu'il sera. Alors qu'en vérité il faut à chacun d'entre nous le cours complet de son existence afin de tirer au clair, s'il le veut et pour autant qu'il le puisse, l'obscur énigme de ses débuts. Et seul l'adulte, au gré des lectures successives et changeantes qu'il fait du roman de sa vie, donne après coup le sens qu'il souhaite à ce qu'en furent les chapitres, jusqu'aux plus lointains, ceux qui concernent son enfance et évoquent la légende d'avant sa naissance.

Il en va toujours ainsi.

Mais une telle remarque vaut tout particulièrement dans le cas d'Aragon<sup>9</sup>. On a souvent affirmé de sa vie, en effet, qu'elle trouvait son explication dans le secret de ses origines et plus spécialement dans le fait de sa naissance illégitime. Enfant adultérin, longtemps ignorant de son identité vraie, Aragon serait resté marqué jusqu'au bout par cette épreuve originelle dont tous ses choix, tous ses engagements auraient été par la suite tributaires. Fils de personne, sans nom propre qui lui appartienne vraiment, il se serait mis, dit-on, en quête de l'identité qui lui manquait. « Sans famille », autant que les héros des feuilletons d'autrefois, il en aurait cherché une, avide d'être adopté par elle, au sein du groupe surréaliste puis du Parti communiste, s'inventant ainsi comme une « contre-parentèle » en vue de remplacer celle qui lui faisait défaut. Bâtard issu d'une bour-